

NATHANAËL OU LA DÉSINVOLTURE

Conclusion ^[1]

par Patricia DE FEYTER (Anvers)

Si Yourcenar elle-même confirme que “c’est l’auteur qui est censé raconter et expliquer, le ton de voix, l’inflexion, le point de vue demeurent le plus possible celui [*sic*] du personnage en question”^[2], toujours est-il qu’elle partage avec Nathanaël ainsi rendu à son autonomie (factice)^[3] quelques opinions qui discréditent la valeur de la littérature. Comme le dit M. Delcroix^[4], “La littérature, voire les livres et d’ailleurs le Livre, ont de moins en moins bonne presse dans ces livres pétris de culture”, et même Hadrien, féru amateur de culture et de littérature, lui-même poète, contestera jusqu’à un certain degré le pouvoir de véridicité des lettres (p. 30)^[5], comme il commettra “le quasi-sacrilège de douter de la civilisation encore à peu près sûre d’elle-même dont il est l’un des suprêmes représentants”^[6].

Les opinions non médiatisées de l’auteur vis-à-vis de la création littéraire oscillent entre d’une part une modestie que lui inspire la conscience du “peu qu’est la littérature, [du] peu qu’elle vaut”^[7], d’autre part un orgueil à l’idée que “les écrivains véritables” –

[1] Un incident technique lors de la composition du *Bulletin* n°12 à Anvers ayant malencontreusement fait disparaître la fin de l’article de Patricia De Feyter, nous la reproduisons ici.

[2] P. de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 28.

[3] Au sujet de la “liberté propre du personnage”, cf. “Histoire et examen d’une pièce”, *Théâtre I*, Paris, Gallimard, 1971, p. 13 et P. de ROSBO, *op. cit.*, p. 28-29, notion de “liberté intérieure” du personnage.

[4] “Mythes et histoires”, in *Bulletin de la Société Internationale d’Études Yourcenariennes*, n°5, *op. cit.*, p. 101-102.

[5] *Mémoires d’Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1977.

[6] P. de ROSBO, *op. cit.*, p. 109.

[7] *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, coll. “Le Livre de poche”, n° 5577, 1990, p. 124 (1^e éd. : Le Centurion, 1980).

qu'elle ne définit pas –, sont un “luxe nécessaire” puisqu'ils ont le pouvoir qui manque aux autres d'exprimer leurs expériences et sensations *informulées* (*Les Yeux ouverts*, p. 285, je souligne). Cela finit par confondre. L'écrivain ainsi vu comme un médium (*idem*, p. 309) nous ramène au centre de la problématique : qu'en est-il du pouvoir de véridicité de l'œuvre yourcenarienne ? Comment la lire donc ? Habile comme on la connaît, Yourcenar élude la question : la responsabilité est principalement du côté du lecteur. À l'en croire, nombreux sont ceux qui la lisent précisément par un souci peu apprécié de participer à la vogue culturelle, ce qui est déjà une façon de déprécier la valeur intrinsèque de l'œuvre et, pire encore, nombreux sont aussi ceux qui “voient dans [s]es livres non ce que [Yourcenar] y [a] mis, ou cherché à mettre [nuance bienvenue], mais ce qu'ils veulent y trouver.” Les *happy few* qui se font connaître sont promus amis (*idem*, p. 308-309). Dans ses entretiens avec P. de Rosbo – contrôlés à l'extrême puisque eux aussi réécrits dans l'après coup – Yourcenar insiste une fois de plus sur la même problématique :

[L'écrivain] est censé, il est vrai, avoir mis ses opinions dans ses livres, et l'a fait, presque toujours, *infiniment plus* que son public ne se l'imagine, mais outre que ces livres ne sont pas toujours lus, ou bien lus, les règles mêmes de l'œuvre littéraire l'obligent souvent à le faire par raccroc, par personnage interposé, entre les lignes, ou dans un vocabulaire particulier avec lequel il faut se familiariser.^[8]

Et ainsi de suite ... Sommaire résumé du drame, grand ou petit, d'un auteur qui ne voudrait à aucun prix être interprété librement, qui en fait n'accepte qu'un lecteur docile et disposé à se plier à sa prétendue autorité véridique et à la souveraineté de ses écrits qui en sont l'expression. Dans la préface du *Coup de grâce*, Yourcenar sollicite explicitement la bonne collaboration du lecteur, question d'éviter des interprétations erronées. Mais ne prolongeons pas la réflexion jusqu'au travail paratextuel dont l'auteur a généreusement enrichi son œuvre pour mieux *orienter* ses lecteurs.

Certes, ce serait ridicule de prétendre que ces commentaires et réponses d'auteur signifient l'échec d'une carrière littéraire et intellectuelle, mais qu'ils datent de l'époque de la rédaction d'*Un homme obscur* pourrait expliquer à un certain degré la renaissance d'un Nathanaël revu et refait. Ce Nathanaël vivant la vie des

[8] P. de ROSBO, *op. cit.*, “Avant-propos” de Yourcenar, p. 7-8.

Nathanaël ou la désinvolture

animaux, “modèle à suivre pour tous les êtres vivants”, jouissant de “cette immense liberté de l’animal, enfermé certes dans les limites de son espèce, mais vivant sans plus sa réalité d’être, sans tout le faux que nous ajoutons à la sensation d’exister”.^[9]

On conçoit mal Yourcenar l’intellectuelle érudite imiter le modèle qu’elle propose. Si, pour le dire avec Cioran^[10], “Point de salut, sinon dans l’imitation du silence. Mais notre loquacité est prénatale [...] nous sommes chimiquement liés au Mot”, c’est certes une conclusion, une seule, qu’on peut se hasarder à tirer de la réflexion sur l’attitude ambiguë de l’auteur et sur la fonction de Nathanaël l’Ingénu.

On sait que Yourcenar n’est point un écrivain du simple *entertainment*, mais un écrivain qui veut impliquer le lecteur dans les spires de l’aventure humaine, qui lui suggère de s’identifier avec son personnage, *in casu* de participer à la célébrité parfois démesurée de ces protagonistes majeurs, ce qui n’est pas chose simple. Nathanaël, cependant, ce personnage majeur autre, conçu comme le contraire de l’esprit cérébral, reste un être inaccessible, évusif, insaisissable, parce que aurolé d’une protection inébranlable : il n’intervient pas dans ce destin embrouillé qu’est celui de l’homme, qu’est aussi celui du lecteur. N’est-il pas par là un artifice, un personnage imposteur lui-même, qui se refuse à l’interrogation par le lecteur ?

Si, pour le dire avec Manganelli^[11], tout roman est un artifice, c’est certes le cas pour *Un homme obscur*, qui met en scène un protagoniste qui s’absorbe dans une vocation fondamentale à l’anonymat, allant ainsi à l’encontre du projet d’écriture même, qui occupe une position délictueuse par rapport à la tradition littéraire, qui est aussi celle de l’œuvre yourcenarienne même. “Nathanaël ou la désinvolture”, puisque ce personnage malgré tout yourcenarien se nourrit d’une indifférence, d’une insolence à peine humaines face à son aventure. Et une désinvolture devant le destin comme celle de Nathanaël, fût-elle involontaire et par là même déshumanisée, n’est-elle pas moins convaincante que celle d’un Zénon, d’un Belmonte, irréfutablement argumentée, qu’on

[9] Cité in K. ANDERSSON, “Le don sombre”. *Le thème de la mort dans quatre romans de M. Yourcenar*, Uppsala, 1989, p. 234-235.

[10] *Op. cit.*, p. 21.

[11] G. MANGANELLI, *La littérature comme mensonge*, Paris, Gallimard, 1991.

Patricia De Feyter

peut qualifier de vertu ou de vice, peu importe, mais qualifier de toutes façons ?

Si c'est le propre de Nathanaël de rester soi-même dans l'instable désordre d'une destinée humaine, son authenticité ainsi acquise et confirmée est peut-être bien factice elle-même ... Pourtant, la tentation reste grande de voir en Nathanaël la réponse à toutes les questions que les autres protagonistes yourcenariens se sont efforcé de résoudre tout au long de leurs existences. Solitaire comme eux, il est plus seul encore qu'eux, parmi eux, car sur la scène yourcenarienne, comme l'exception qui confirme la règle, il ignore tout projet prométhéen. Et ainsi, face à son propre auteur, sa seule rébellion – c'est trop dire : sa seule résistance consiste à s'éparpiller dans le chaos, à vivre à la dérive, à se laisser emporter sur "une eau qui coule" au gré des accidents de terrain, unique *modus vivendi* qui accepte sans rébellion la réalité, la vérité telle quelle.